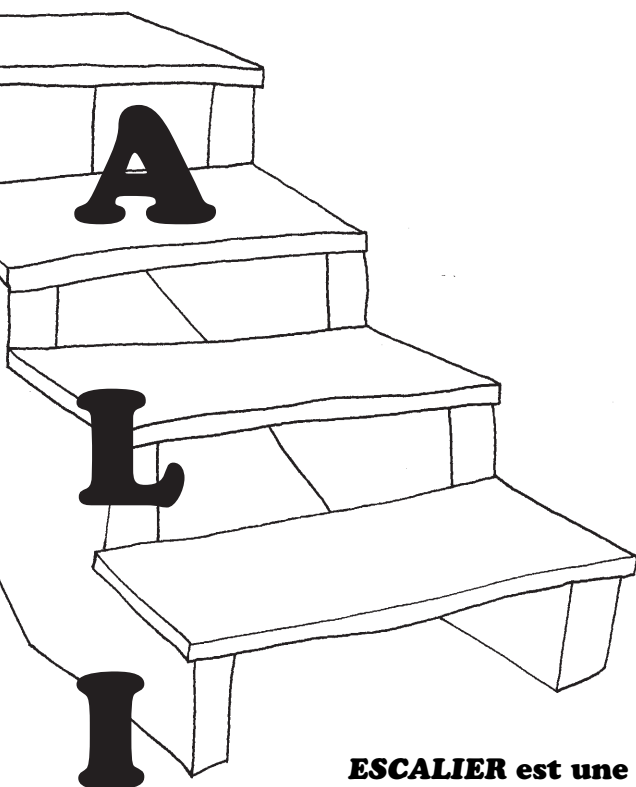


E

S

C



ESCALIER est une revue d'artistes relativement semestrielle basée entre Paris et Genève.

ESCALIER traite de conversations au sens large et à travers différents protocoles plus ou moins stricts.

PRIX LIBRE: merci de payer cette revue à hauteur de vos moyens, comme il vous semblera juste. La totalité de la recette de chaque numéro est reversée équitablement entre les artistes qui y ont participé.

E

R

N° 03.3
JANVIER 2022

CECELIA CONDIT
PHOEBE-LIN ELNAN
RAMAYA TEGEGNE

À QUI TU PARLES?

Johana Blanc

Depuis quelques années, j'ai pris le parti de ne plus lire de romans écrits par des hommes cis-genre blancs et hétérosexuels, sauf urgence majeure ou pistolet sur ma tempe. Cela a constitué une véritable révolution dans ma vie, et dans mon rapport à l'écriture et à la création en particulier. Cela m'a fait prendre conscience, entre autres, que très peu de ce qui a constitué mon premier contact avec la culture s'adressait à moi.

Déconstruire l'idée de parole et d'écoute neutre est selon moi à la fois salutaire, incontournable et urgent. Car outre me débarrasser d'un certain nombre d'injonctions patriarcales superflues, je pense que cet exercice m'a permis de voir mon propre regard, ses spécificités et ses lacunes. Savoir d'où on regarde et d'où on parle est un outil critique puissant, ou comme l'explique Donna Haraway : *seule une perspective partielle promet une vision objective*. Je ne parle pas de nulle part, et je ne parle pas toute seule. Une fois ces bases posées, la question qu'il reste à poser est : à qui je parle ?

À qui s'adresse une œuvre, et à qui donne-t-elle la parole ? Quel vecteur peut-elle constituer, et pour quel message ? À travers trois entretiens donnant lieu à une édition triple de la revue *ESCALIER*, je me suis intéressée à des œuvres qui mobilisent cette notion, que ce soit comme un thème ou un outil : la vidéo expérimentale de Cecelia Condit *Possibly In Michigan* (1983), devenue virale auprès des 16-20 ans, dont le hashtag compte à ce jour 65,6 millions de vues sur TikTok ; le conte philosophique *Sad Bread* (2021), où Phoebe-Lin Elnan nous parle d'un boulanger qui ne sait pas qui il nourrit ; et enfin la performance *Corners* (2017) de Ramaya Tegegne, dont on parlera ici, qui détaille son environnement en le posant comme condition d'existence.

Le travail de Ramaya Tegegne me touche car il est indéniablement situé tout en se présentant sous des apparences opaques, mystérieuses. *Corners* est une constellation de paroles récoltées auprès de personnes d'horizons différents, liées à une boutique devenue espace d'art. Apparemment rassemblées par le hasard, ces personnes racontent une histoire qui n'a au final rien de fortuit, mais est bien l'aboutissement logique d'un système auquel chacun·e est contraint·e. Face à cette cartographie à la fois limpide et cryptée, le public est pris à partie, amené à questionner à son tour sa propre position, sa contiguïté et son agentivité.

JUST ONE PERSON

—
Ramaya Tegegne

J: Est-ce que tu peux nous présenter *Corners* ?

R: Juste ce que c'est ? Ok. Alors, à la base c'est une performance d'environ 30 minutes, qui a été présentée pour la première fois dans l'espace d'art First Continent à Baltimore. J'ai appris que le lieu, qui est à la limite entre un quartier afro-américain, le centre ville, et un quartier plutôt blanc, appartenait avant à une coiffeuse afro-américaine. J'étais étonnée, enfin pas étonnée mais je trouvais curieux, intéressant, de chercher à comprendre ce qu'il s'était passé pour qu'un espace d'art vienne remplacer un salon de coiffure afro-américaine. Je voulais apprendre sur cet espace, demander à des gens un peu inattendus pour moi de me le raconter. Pour commencer j'ai interviewé le premier artiste qui a exposé là-bas : c'est un peu d'où je viens, c'est presque moi mais sans être moi. Après j'ai parlé avec une personne de l'équipe de First Continent, Abbey. J'ai appris que l'espace était en vente, donc j'ai contacté l'agent immobilier, puis la personne qui fait la régie. Après j'ai rencontré la coiffeuse, et y avait une cliente qui était là, du coup j'en ai profité aussi pour parler avec elle. J'ai enregistré et retranscrit nos conversations, puis j'en ai fait une sélection et j'ai construit une narration, en gardant l'ordre dans lequel j'ai rencontré les personnes, pour montrer mon parcours. Après j'en ai donc fait une performance. C'était dans l'espace d'art le jour du vernissage, y a avait des chaises en cercle sur lesquelles le public était assis. Iels étaient très intimidés par ce setting je crois, iels regardaient toutes par terre parce que autrement tu dois regarder dans les yeux des autres... Moi j'étais hors du cercle, j'avais un micro, je lisais le texte et pour chaque personnage je me déplaçais, pas forcément dans le sens des aiguilles d'une montre, plutôt comme une constellation. Je lisais, je jouais pas, mais instinctivement j'avais en mémoire la manière dont les gens m'avaient parlé, comme je les ai retranscrits j'avais beaucoup écouté leurs voix... Je parlais pas comme elleux, mais je me rappelais leur vibe.

J: Il y a eu d'autres occurrences de cette pièce, à d'autres endroits ?

R: Oui, je l'ai refaite à Marseille, puis à Zurich. C'était très différent, parce qu'à Baltimore le public connaît le lieu, ça les mobilise vraiment différemment : par exemple quand je dis *j'espère que iels seront pas à l'intérieur quand ça se reproduira*, bah, là iels étaient vraiment dedans, c'était quasi menaçant. Mais ailleurs, par exemple à Marseille où y a une gentrification assez intense, ça résonne aussi.

J: À propos de la version publiée par *Wages For Wages Against*, est-ce que c'est une documentation de la perfo, ou est-ce que ça la fait exister sous une nouvelle forme ?

R: J'avais pensé à la publier avant, mais j'avais envie de la refaire, et quand tu publies une perfo j'ai l'impression que ça la fait mourir. Y a une sorte d'intimité dans la performance, c'est quelque chose qui est dans les airs, je rapporte des choses qui sont dites et ça reste des paroles. Dans ton cerveau, ça rentre ça sort et après c'est, tu te rappelles des choses mais t'as pas de preuves écrites, de document,

J: Oui tu te l'appropries de manière complètement différente quand c'est le souvenir d'une parole que quand c'est un texte, que tu peux,

R: Re-checker, dire *ah ouais c'est ça...*

J: Et comme on parle de document, comment tu te situes vis-à-vis d'une pratique documentaire ? Est-ce que tu dirais que tu essaies d'expliquer, de témoigner, de passer quelque chose ?

R: Moi ce qui m'intéresse, c'est les petites histoires qui font les grandes histoires. Dans ce projet je voulais parler des vies de personnes de cet endroit-là, qui pourrait être n'importe où. Montrer le système, et pas que la gentrification, le racisme... Comment les choses évoluent, et pourquoi. Ma question de départ, c'était *pourquoi la coiffeuse est partie*, et la réponse m'a surprise. J'avais peut-être des fantasmes, j'imaginais un truc plus spectaculaire, ou au contraire plus banal... Mais en fait c'est exactement ça, la gentrification. C'est comment on traite les personnes, pauvres, noires, qu'on a envie de virer, pour que le quartier soit un *cool art neighborhood*. Tous ces enchevêtrements de récits qui font que les systèmes fracassent tout. C'est les actions de petites personnes qui alimentent le système et c'est ça qui m'intéresse, comprendre le mécanisme et le raconter à travers ces paroles... Aussi, un truc qui m'a vraiment choquée c'était le racisme du, en fait je veux être sûre que les gens comprennent que je suis vraiment choquée par ce que dit l'agent immobilier, et surtout la façon dont il m'en a parlé, vraiment ouvertement, sans gêne... Je suis quand même pas blanche, c'est incroyable tout ce qu'il me dit, à moi. Il en a rien à foutre. Y a aussi plein de trucs que j'ai coupé, il disait beaucoup d'autres trucs hardcore, mais fallait euh, ménager le public quand même.

J: Oui, et aussi te ménager toi, non ? Tu es la locutrice au final de ce texte, et c'est dur à entendre mais j'imaginais que ça fait aussi mal à dire ?

R: Ouais c'était super bizarre de devoir le dire, c'était horrible, le décalage que j'avais, ouais c'était un peu hardcore. Après y a d'autres personnages qui disent des choses un peu déplacées je trouve... Mais qui me gênaient moins, enfin moi je sentais le problème, et d'une certaine manière c'est un peu scandaleux d'être comme ça et de penser comme ça, mais c'est pas aussi hardcore, y a une sorte d'innocence... Par exemple Abbey, dans ce qu'elle dit, sa position est problématique dans plein d'aspects, mais je sais pas si tout le monde le perçoit, alors que l'autre c'était vraiment dur. En fait je pense que c'est des discussions qu'iels ont toutes constamment, entre elleux, dans chaque communauté... C'est des discours très différents mais qui sont tellement acquis dans leurs propres contextes qu'iels se rendent pas compte, d'à qui iels parlent. Mais je pense, enfin j'espère que le public capte que moi je pense pas ça.

J: Oui non je me suis pas dit *ah tiens donc, elle pense ça !*

R: Non mais j'avais vraiment peur ! Des fois je me dis *mais est-ce que les gens comprennent vraiment*, c'est tellement extrême, mais il fallait que je le dise parce que c'est ce que les gens disent vraiment, et ça ça m'intéresse aussi, j'espère que ça fait un effet miroir où les gens se regardent, regardent ce qu'il se passe et se disent *ah ouais quand même, là y a un truc qui cloche...*

J: J'aimais bien ce que tu disais sur les regards des personnes qui étaient assises, et qui regardaient par terre. Je trouve intéressant parce que c'est plein de récits qui rendent hyper conscient tout ce qui conditionne l'existence de cet espace d'art, et nos existences dedans. C'est drôle que ces regards-là se soient peu matérialisés au final.

R: Oui l'idée c'était de les mettre face à leur communauté, de dire *regardez qui vous êtes, entendez*. Après je me rends compte qu'iels savent déjà qui iels sont, mais c'est toujours intéressant quand on te parle de toi-même, même si ça crée aussi parfois des gros malaises...

J: Et quelles réactions tu as eues de la part de l'équipe de First Continent ? Est-ce que tu as eu l'impression de les impliquer, comment iels ont réagit ?

R: Iels étaient très enthousiastes. À un moment iels ont un peu flippé, c'était 2017 y avait la grande polémique autour de Dana Schutz, et elleux c'est des petit•es blanc•hes, iels voulaient être sûrs que... Enfin je me rappelle plus exactement, on a eu une discussion là-dessus mais c'est le seul à priori qu'iels ont eu, et après iels étaient très content•es.

J: Et qui était dans le public ? J'imagine que c'était plutôt des artistes ?

R: Ouais en gros c'était principalement des artistes, 20-30 ans en moyenne, que des blanc•hes, euh, non il y avait une personne asiatique je crois, voilà. Ce qui clashait donc beaucoup avec les gens qui marchaient dans la rue autour, bien sûr.

J: Et est-ce que tu aurais voulu que cette pièce s'adresse à d'autres personnes ?

R: Oui, mais en même temps, je suis consciente que, pour que d'autres personnes viennent, c'est un travail qui n'est pas réalisable dans un temps court. J'ai préparé la performance en sachant que ça allait être comme ça, et je voulais surtout m'adresser aux personnes qui allaient venir. Mais par rapport à la ville, cet espace est un peu hors-sol, en gros toutes les galeries sont sur un même pâté de maisons, du coup iels ont le public des autres galeries, mais iels viennent d'arriver et iels ont pas une grosse communauté... Y a une forme d'incohérence à créer un espace d'art dans un endroit où tu connais personne, où tu viens de débarquer. Après c'est aussi les circonstances économiques de ce pays qui font que les gens font des choses comme ça... Mais l'une des raisons pour lesquelles j'ai fait cette pièce c'est que je me sentais vraiment inconfortable avec ce contexte. Après j'avais peut-être aussi une image de Baltimore très liée à *The Wire*, qui était aussi biaisée, je me disais *mais moi qu'est-ce que je vais amener dans cet espace, en tant qu'artiste suisse ?* Je me sentais comme une intruse. Pour l'équipe, j'ai l'impression qu'iels acceptaient cette situation, mais moi je me sentais mal et j'avais envie de laisser parler les personnes, au lieu de parler, moi.

J: Et, peut-être qu'on en vient du coup à la question de l'omniscience, dans ce personnage que tu incarnes dans la performance, enfin c'est pas un personnage mais, c'est,

R: C'est moi.

J: Oui, c'est toi. Mais tu vas aussi prendre la, tu es un peu tout le monde, tu es toi mais tu ne parles pas pour toi ; est-ce que tu te considères comme un canal de distribution de ces mots-là, ou tu en es aussi l'autrice ?

R: Les deux, parce que j'ai fait une grande sélection dans ce qui a été dit, c'est des réactions à mes questions donc c'est très situé, je suis très présente, c'est moi qui parle leurs voix.

J: Ton travail cherche un peu à rattacher les choses ensemble, dans cet espace qui est décalé et qui te met mal à l'aise. Est-ce que tu situerais ta pièce autant dans le fait de discuter avec les personnes interviewées, et de te situer au sein de cette constellation, ou uniquement dans la performance finale ?

R: J'y ai pas réfléchi comme ça mais, d'instinct je dirais que non, la pièce c'est juste la performance, le résultat. Le reste, c'est ma recherche, c'est ma pratique, mais la pièce c'est la sélection que j'ai faite des paroles que j'ai entendues. Souvent les gens me disent qu'ils aimeraient savoir ce que moi je pense, mais je suis assez contente de pas donner cette réponse. Je pense que, si tu écoutes bien le texte, t'arrives à comprendre ce que j'en pense.

J: Est-ce que les personnes qui ont répondu à tes questions ont vu la performance ? Comment tu penses qu'elles perçoivent le fait que leurs paroles soient transmises et existent au sein de ce lieu, qui est tellement décalé de leur quotidien ?

R: Alors, euh, je pense qu'elles s'en foutent un peu. Peut-être que je peux raconter ma rencontre avec la coiffeuse : en fait elle comprenait pas ce que je lui voulais... Ce qui est complètement logique. Ça m'a vraiment remis face à ce que c'est, d'être une artiste qui propose des choses bizarres aux gens, je me rendais pas compte de mon décalage personnel... Donc, j'essayais de la contacter, pour organiser un rendez-vous et elle me disait *ah, call me tomorrow*, puis au bout d'un moment elle a arrêté de répondre au téléphone. J'ai paniqué parce que c'était trop important, sans sa voix j'avais pas de pièce. Du coup j'ai décidé de prendre le bus et d'aller frapper à sa porte. Peut-être qu'elle a été un peu rassurée en me voyant, enfin elle m'a laissé entrer. Mais elle m'a dit tout de suite *moi j'ai rien à dire*, bon, elle est coiffeuse elle fait ses bails et puis elle s'en fout de... Bref elle avait pas du tout envie de me répondre. Je sentais qu'elle avait pas confiance en moi. Ce qui est totalement légitime. Je suis restée là-bas pendant environ cinq heures, entre-temps elle coiffait une femme, Sara, et elle parlait avec pleins de gens au téléphone, y avait des gens qui entraient qui sortaient, et moi je restais là à attendre. À un moment elle est partie, y avait la cliente qui avait ses cheveux qui étaient en train de, je sais pas si c'était une permanente, enfin un truc qui devait reposer un petit moment, et la coiffeuse est partie genre une heure et j'en ai profité pour interviewer cette cliente, qui elle, avait super envie de me parler. Après la coiffeuse est revenue, et je lui ai proposé qu'elle me coupe les cheveux. Ça l'a détendue, c'était ça qu'elle savait faire, elle a commencé à me parler, j'ai pu poser mes questions et avoir d'autres réponses. Enfin, elle dit quand même pas grand chose, elle dit *I'm just one person, I have nothing to say...*

J: Oui, on sent qu'elle résiste un peu.

R: Ouais elle est fâchée, hein, elle dit plein de choses mais, je fais partie de l'ennemi, enfin je fais pas partie de son monde. Et puis j'ai peut-être des questions déplacées... J'accepte sa réaction, c'était émotionnellement difficile, mais légitime. Je l'ai invitée au vernissage, mais elle avait pas envie de venir. Le mec de la régie était super content de me parler, mais quand je l'ai invité au vernissage il m'a donné plein d'excuses un peu... Enfin tu vois, ils s'en foutent des trucs qu'on fait dans les espaces d'art, ils s'en foutent des expos. Mais, normal. C'était vraiment intéressant pour ça, de sortir de l'art, ça m'a fait du bien de pas être dans l'art pour l'art. C'est surprenant tout ce qui en est ressorti en fait. J'étais déçue en bien, comme on dit en Suisse. Sans vouloir me lancer de fleurs, je pensais pas que ça allait être aussi intéressant... Je suis partie avec un concept : *je vais interviewer une personne comme ça, une personne comme ça et une personne comme ça*. J'avais choisi mes personnages, et puis...

J: Ouais parfois quand tu as un dispositif pré-établi, tu as l'impression que la pièce est déjà finie, mais quand tu la réalises...

R: Ouais en fait il se passe plein de trucs dans ton dispositif, surtout quand ça implique d'autres personnes. C'est vraiment surprenant. Stressant aussi ! Quand la coiffeuse me répondait pas j'ai pensé, *mon dispositif il est mort* : j'avais besoin d'elle, je pouvais pas ne pas avoir sa voix. Et aussi j'avais une idée préconçue de ce que je voulais qu'elle me dise, et elle m'a totalement, pas déçue, mais remise en place. J'ai appris beaucoup, pourquoi je fais ça, et qu'est-ce qui m'amène là, ma place... Alors j'avais envie que les deux personnages à la fin, qui sont les deux femmes noires, soient mises en valeur, qu'elles soient un peu cool. Les autres, c'est là d'où je viens, et ce qu'on subit, presque. Et finalement

celles qu'on a viré, et j'avais envie qu'on finisse avec elles. Même si on sent la gêne : la coiffeuse on sent qu'elle est enragée par sa situation, elle dit des trucs puis elle ajoute *l'm just one person, pourquoi tu me, qu'est-ce que tu me poses ces questions*, et à chaque fois, elle me remet face à moi.

J: Je trouve assez bien formulée dans *Corners* cette espèce de double contrainte, sur les artistes dans ces espaces, de jamais être au bon endroit. D'être à la fois en train de prendre la place de quelqu'un•e, et sur le point d'en être chassé•es.

R: Oui, t'es entre-deux, tu fais partie de la transition.

J: Tu fais partie du problème, mais tu es le•la prochain•e sur la liste. Est-ce que tu penses qu'il y a une forme de résistance possible ?

R: Je sais vraiment pas quoi répondre. Une résistance à quoi ? À la gentrification ?

J: Ouais, est-ce qu'on peut être ailleurs qu'à cette position-là ?

R: En tant qu'artistes ? Être ailleurs je sais pas, mais par exemple là ce qu'ils auraient pu faire à First Continent, c'est peut-être juste de penser différemment leur programme. Iels invitaient que des artistes qui n'étaient pas de Baltimore, et je pense que c'est pour ça que y avait pas de public local qui venait. Même les artistes de Baltimore, même les étudiant•es de l'école d'art ne venaient pas. Du coup ça devient une sorte de vitrine internet, t'as des photos sur les sites d'art contemporain d'un espace blanc, qui pourrait être n'importe où, tout ce qu'il y a autour n'existe pas. C'est ça qui me mettait mal à l'aise, et c'est pour ça que j'ai voulu faire exister ce qui est invisible, ce qui était là avant, et même peut-être ce qu'il y aura après. Iels s'en rendaient bien compte, de ça, mais sans vraiment vouloir faire quelque chose avec. Par exemple Abbey dit que c'était un lieu emblématique de la vie du quartier, où y avait vraiment beaucoup de gens qui passaient, et qui maintenant devient un lieu vide, presque tout le temps fermé, où y a jamais personne qui vient... Elle parle de la vitrine, elle dit *c'est un peu comme un flower shop* mais en fait c'est pas du tout ça, c'est seulement ouvert sur rendez-vous, et qui va appeler pour venir voir l'expo, à part les gens de l'art ? Les gens qui passent devant ne vont jamais faire cette démarche-là. Je voulais pointer ça, sans forcément dire *il faut faire ça*, mais je pense qu'il y aurait beaucoup de choses à changer dans la manière d'aborder un espace comme ça, pour le rendre moins agressif.

J: C'est marrant que tu interviewes Noah au départ ; vous n'avez pas le même point de vue mais on retrouve cette envie de parler de cet endroit...

R: Ouais son expo était vraiment sur la transformation de cet espace. C'est aussi que j'ai fait, mais d'une autre manière. Mon envie pour *Corners*, c'était que ce soit hyper bizarre quand tu passes devant. Parce que, un espace d'art normalement, c'est des trucs aux murs, des objets posés nininin, alors que là tu passes devant et tu te dis *mais c'est quoi ce truc, ces chaises en cercle, qu'est-ce que c'est ?* J'avais envie de créer ça.

J: Peut-être on peut parler un peu des mouvements que tu crées avec ça : il y a des allers-retours constants dans cette pièce entre le dehors et le dedans. Je dirais que le dedans ce serait l'intérieur du lieu dont tu parles, et aussi le milieu de l'art. L'art contemporain en général c'est un langage qui est assez hermétique, comme ce lieu toujours fermé... Comment est-ce que toi tu gères ces passages, en travaillant avec ce regard extérieur dont tu parlais, mais aussi en récoltant des paroles ailleurs pour les amener là ?

R: J'avais envie de jouer avec l'opportunité de cette rue super passante pour questionner le rapport entre cet espace et le reste du quartier. Rendre curieux aussi

les gens qui passent devant, mais sans prétendre que, enfin, c'est pas un espace qui est fait pour eux, mais là, on sait pas non plus pour qui c'est fait. Ouais, peut-être que c'est ça que j'avais envie de faire, juste que d'autres gens se projettent dedans. J'ai fait une autre pièce à Vienne où c'était un peu la même situation, un quartier populaire et beaucoup de passage. J'avais fait une installation un peu bizarre : tu identifiais pas un espace d'art, ça ressemblait plutôt à un bureau. Et j'avais aussi repris une pièce de Group Material, et le jour du vernissage j'ai distribué des sacs que j'avais fait dans les shops autour.

J: Des sacs plastique ?

R: Ouais, des sacs plastique. Ça reste une œuvre avec quelque chose d'un peu opaque, et sous certains aspects je fais des trucs d'artiste pour la communauté d'artistes qui va comprendre ça. Mais en même temps, j'avais aussi envie de parler aux gens qui sont dans le quartier, et du coup j'avais distribué ces sacs, j'en donnais une centaine par commerce pour que leurs client•es mettent leurs courses, et les commerçant•es étaient super content•es qu'on leur file des sacs gratuits, iels ont vraiment joué le jeu. Et même, le mec de la pharmacie est venu au vernissage avec sa femme, et j'étais là *ah ça a marché, y a une personne qui est venue c'est incroyable !* Enfin voilà, j'essaie de réfléchir à ça tout le temps. C'est une sorte de recherche de sens, parce que, si c'est pour faire des objets qui finissent dans des storages de collectionneur•euses, enfin moi je vois aucun sens là-dedans. Et l'art se dirige de plus en plus dans cette direction... Tout ce que j'essaie de faire dans mon travail, et aussi en militant pour la rémunération des artistes, c'est contrer ça autant que possible, donner les moyens aux artistes de faire des projets qui servent un peu à quelque chose. Si t'as de l'argent pour le faire, t'as pas la pression de vendre à la fin, donc ça influence la production en général... Après, chacun•e fait ce qu'il veut mais voilà, je veux que ce soit possible, pour moi en premier, et puis pour tout le monde.

Le texte de la performance de Ramaya Tegegne *Corners* (2017) a été publié au sein de la publication *WE ARE NOT WHERE WE NEED TO BE BUT WE AIN'TWHERE WE WERE* en 2021. Il est disponible dans sa version originale ainsi que sa traduction française sur le site du collectif Wages For Wages Against : www.wfwa.ch

La revue ESCALIER est dirigée par Johana Blanc et sa charte graphique a été réalisée par Anaïs Bloch.

ESCALIER possède le numéro d'ISSN 2777-6573 et est basée au 50 rue d'Avron, 75020 Paris. Ce numéro est paru le 25/01/22. Il a été imprimé au bureau d'un copain, sur du papier offert par Céline Aernoudt. L'image en couverture a été dessinée par Johana Blanc.

**FB/IG : @revue.escalier
revue.escalier@outlook.com**

